

nus dans ce jeune homme un personnage qui nous avait suivi et croisé avec une certaine persistance, de puis la veille, je continuai à caresser la crosse de mon pistolet, sans toute fois présenter un front par trop hostile.

Lui, se présenta chapeau bas et fort civilement :

— Pardon, Messieurs, dit-il ; vous allez sans doute trouver mon procédé un peu étrange, mais je viens réclamer l'honneur de faire votre connaissance. — Comment donc, cher Monsieur, lui dis-je, en tenant toujours mon pistolet, l'honneur est pour nous.....

Je ne sais s'il surprit sur la figure de Jules un de ces sourires mystifiants dont ce dernier était coutumier ; mais il répondit.

— Je crois que vous vous méprenez Messieurs, sur les motifs qui me font agir ; je suis français arrivé depuis deux jours seulement et complètement isolé dans ce pays si nouveau pour moi. Hier en vous croisant sur la rue je vous ai entendu parler ma langue et je n'ai pu m'empêcher de rechercher l'occasion de me lier avec vous. Cette occasion tardant trop à se produire, il m'a fallu la faire naître de la manière prosaïque que vous venez de voir.

Tout cela fut dit d'un ton si naturel et en même temps si aimable que je lâchai la crosse de mon revolver et n'hésitai pas à donner une sincère poignée de main au nouveau venu, ce que Jules et Noël imitèrent consciencieusement.

Nous l'invitâmes à entrer avec nous à l'hôtel Wildenberg, où, dès le lendemain, il vint prendre sa chambre près de la nôtre.

Ce jeune homme s'appelait Edouard B. C'était un garçon de bonne mine et de bon cœur, gai, un peu braque même, et très bien pourvu d'espèces sonnantes, ce qui achèva de nous rassurer sur ses intentions. Car, il faut bien l'avouer, hélas ! la pauvreté est toujours sujette à caution, pendant que la richesse, ou même l'aisance, passe souvent pour une garantie d'honnêteté.

Au bout de quelques jours, toute fois, nous étions, avec le nouvel arrivant, sur un bon pied d'intimité ; et aujourd'hui même, après un grand nombre d'années, je dois à son souvenir de dire qu'il a toujours été un excellent compagnon, digne de toute notre amitié.

Edouard était un amateur passionné de la chasse, surtout de la chasse dans les forêts vierges. Il nous avoua, entre deux verres de vin, que le but de son voyage sur ce continent, en apparence tout commercial, n'était au fond que de goûter un peu à la vie sauvage des grands bois et des grandes prairies.

De l'Amérique, nous le vîmes bien, il ne connaissait pas le premier mot ; et il était parti de France avec l'idée que son débarquement s'opérerait sur une côte barbare, au grand ébahissement des naturels de l'endroit.

Comme il avait pris terre à New-York, et que, delà, il s'était rendu directement à Chicago, on conçoit facilement que ses idées devaient être quelque peu renversées, à l'endroit de la population et de l'apparence du pays. Il n'avait pas encore vu de bourgade sauvage, comme il s'y attendait ; et il avouait qu'il lui était difficile de reconnaître, dans

le maire de New-York ou celui de Chicago, le chef d'une tribu iroquoise.

Il s'apercevait donc qu'il avait été légèrement mystifié, et c'est ce qui explique l'espèce de déçouvement dans lequel nous l'avions d'abord trouvé. Cependant les grandes chasses et les Indiens étaient passés chez lui à l'état d'idée fixe ; il voulait en voir et en goûter.

Nous lui dîmes que la chose était facile quoique peut-être un peu coûteuse ; et que, pour peu qu'il voulût y mettre de bonne volonté, nous pouvions le rassasier de gibier et de chefs sauvages.

Il en sauta de joie, et il fut décidé sur l'heure que nous ferions une expédition à l'est du lac, sur la rivière Manistee, que l'on nous avait recommandée comme un excellent endroit de sport.

Notre équipement nous prit plusieurs jours, mais enfin, tout fut prêt, et un matin, nous prîmes pas sage sur la goëlette *Jones*, qui devait ramener au lieu de nos futurs exploits. Nous avions à traverser le lac sur une diagonale d'environ deux cents milles, avec le cap presque toujours au nord-est. Comme le vent était assez favorable, cependant, notre voyage ne nous prit que quatre jours. Notre vie à bord avait peu de variété. Manger, dormir et fumer des pipes touche de près à la monotonie.

Edouard avait avec lui un chien de chasse nommé Carlo, pour le quel il avait une affection que les qualités douteuses de l'animal justifiaient peu.

Tous les jours, il passait une demi-heure à lui faire faire l'exercice sur le pont ; ce qui ne causait de mal à personne et contribuait même à créer quelque diversion.

Malgré tout, nous commençons à nous fatiguer, et il fallait tuer le temps de quelqu'autre manière. Ce fut Jules qui, en sa qualité d'aîné, se chargea de résoudre le problème, aux dépens de ce pauvre Edouard.

Nous étions loin de penser, alors, que cette innocente plaisanterie ne devait être que le prélude des aventures terribles qui nous attendaient à quelques jours de là. Sans le savoir, nous nous montions une pièce.

Donc, le troisième jour, nous étions à l'arrière, tâchant d'oublier autant que possible la chaleur suffocante qui nous accablait.

Jules était allé faire un somme dans la cabine de l'avant. L'homme de la barre mâchonnait silencieusement sa chique de tabac noir, pendant qu'Edouard faisait faire à son chien le mouvement de l'arrêt.

Tout-à-coup, sur le bord de l'écouille nous vîmes apparaître la figure de Jules, travaillée par une grimace comme la peur seule peut en produire. Il mit un doigt sur sa bouche et s'approcha de nous solennel et silencieux comme une machine à coudre de Wheeler et Wilson.

— Qu'y a-t-il donc ? dit Edouard, dont la figure s'allongea.

— Chut ! dit Jules de sa voix la plus cavernieuse, les Indiens !

Les Indiens ! Mais le capitaine prétend que nous sommes encore à quatre-vingts milles de la côte ?

— C'est vrai, répondit Jules en creusant encore sa voix de basse ; mais parlez moins haut. Voyez-